

*
* *

Fermons notre parenthèse et revenons à notre description de la route du progrès.

Et voyons maintenant les gardes champêtres destinés à nous maintenir dans le droit chemin, c'est-à-dire à assurer la pureté industrielle de nos sentiments. Nous expliquerons ensuite le processus d'élimination appliqué aux « déchets » qu'on peut constater après filtrage, ou, en tous cas, les problèmes posés par ceux-ci.

La politique, dans nos livres et dans notre vie, ne fait malheureusement plus, comme le disait Stendhal, « l'effet d'un coup de pistolet dans un concert ». Elle ne brise pas une heureuse harmonie, elle est devenue l'étoffe même de notre existence. Ceux qui croient que cette tondeuse qui passe sur l'humanité, c'est sans importance, que cela ne concerne que des minorités négligeables, ont tort, car cette minorité, c'est eux-mêmes et ce qu'il y a de plus précieux dans leur vie. Ils se disent qu'on est bien tranquille quand on n'entend plus le hennissement des chevaux impatients, ils ne voient pas que c'est pour eux qu'on avance le brancard. Ils se réveilleront quelque jour marchant au pas autour de la meule : ils y sont déjà.

Car tout se tient. Ce mors que quelques-uns refusent, c'est pour tous qu'il est préparé. L'évangile selon les technocrates n'est qu'un mode mineur de l'évangile selon Karl Marx. Regardons les astres qui montent au-

dessus de nos têtes. Nous ne voulons plus des héros, nous aurons des Pléiades nouvelles : l'*intellectuel*, gestionnaire de la conscience et le *technocrate*, gestionnaire de la production, étoiles qui brillent déjà de tout leur éclat dans le firmament soviétique, s'élèvent au-dessus de notre horizon.

Comme chacun le sait, le technocrate est un spécialiste, et on ne lui demande pas plus de qualités morales éminentes qu'à un cardiologue ou à un oto-rhino. Il sert comme eux à rédiger des ordonnances. Il est expressément invité à ne pas avoir de caractère, mais seulement de l'autorité. Il est un technicien des problèmes posés par les collectivités anonymes de producteurs-consommateurs et il doit régler leurs mouvements comme un ingénieur. Il peut avoir des idées, il importe même qu'il en ait. Mais il abhorre par formation tout ce qui dépasse, tout ce qui ne rentre pas dans les normes, tout ce qui ne s'inscrit pas docilement dans les statistiques. Son arme est la *dissuasion*, mot feutré, récemment introduit dans notre vocabulaire, et qui évoque très discrètement le système de tubulures dans lequel nous sommes priés désormais de circuler. Ce gestionnaire est hostile à toute brutalité, et également fermé à toute supériorité qui n'est pas strictement technique. L'idée que la civilisation doit aboutir à une classification des hommes selon leurs reins et leurs cœurs lui paraît monstrueuse. Il connaît des contribuables, des assujettis, les hommes ne lui apparaissent que sous leur définition administrative. Il n'imagine pas qu'ils puissent être autre chose. Il ne demande jamais à quoi servent finalement les ordonnances qu'il prescrit. Il

est soumis, non à des hommes, mais à un système qu'il s'interdit de juger.

Ces qualités développent le sang-froid. Le technocrate est calme et objectif. Il se soucie aussi peu des destructions qu'il accomplit que le menuisier des copeaux que fait tomber sa varlope. Ce n'est pas de la cruauté mentale, c'est simplement absence d'imagination. Cette aristocratie technique est désincarnée, hautement cérébrale. Ce sont les grands-prêtres de l'ordinateur, messies envoyés sur la terre pour prêcher l'obéissance et la prospérité, et consubstantiels au Père qui s'appelle Cerveau et qui régnera sur les hommes, profanant la parole magnifique, pendant des siècles de siècles.

Comme l'instinct qui nous pousse à imaginer un « beau-idéal » n'est pas pleinement satisfait par cet intéressant personnage, la société industrielle se reconnaît dans *l'intellectuel*, produit plus complet qui bénéficie de toutes les contradictions qu'elle réunit. Comme le lapin de la fable, « cet animal est triste et la crainte le ronge » A la vérité, il est tout à la fois emporté par un enthousiasme délirant et, à la réflexion, bouleversé. Les exploits de l'astronautique, les ordinateurs et la perspective lui tournent la tête, l'homme lui paraît avoir dompté l'univers et il en est fier, il lui paraît inconcevable qu'on puisse nier la marche en avant de l'humanité. Mais en même temps la bombe atomique, le napalm, la sous-alimentation, l'analphabétisme, la misère, lui révèlent les ombres redoutables et les contrastes abrupts que la civilisation a engendrés et elles le remplissent d'horreur.

Heureusement, un monstre qu'on lui a désigné est l'incarnation du mal, et cette présence de Satan met un peu d'ordre dans le chaos. Il suffirait, lui ont expliqué ses maîtres, que l'impérialisme disparaisse et l'humanité progresserait sous les hymnes vers d'aimables et paisibles destinées. Il souhaite donc de tout son cœur la défaite finale de cet impérialisme abominable. Mais en même temps, il perçoit confusément que si l'impérialisme s'écroulait tout d'un coup, la marche pesante des légionnaires insensibles du monde grégaire piétinerait lourdement sa liberté personnelle. Ces choses-là donnent à réfléchir. Le jeune intellectuel moderne est donc comme le croyant qui aspire sincèrement au Paradis, mais qui souhaite y entrer le plus tard possible. Au nom de sa condamnation du capitalisme, il accompagne et appuie, mais avec réticence, toutes les campagnes qui ont pour but finalement la destruction de sa propre personnalité. Il souhaite un communisme libéral, ce que le communisme ne peut pas être, et un libéralisme socialiste, ce qui est également une impossibilité. Surpris de cette contradiction, il est triste et indécis. Il mêle le blâme et l'espoir, pèse avec scrupules ses jugements, et cultive jalousement les nuances qui le séparent de ses congénères, car le repos de sa conscience est dans ces nuances mêmes. Il blâme les chimériques et croit chercher honnêtement des solutions pratiques à la confusion du monde moderne : et il ne voit pas qu'il poursuit lui-même une chimère. Il n'est enfin qu'un instrument et se laisse promener de sophisme en sophisme par les charlatans de la conscience dont l'air grave lui en impose. C'est un jeune

doctrinaire qui ne parviendra jamais à être lui-même.

*
* *

Sur ce monde incertain et purement doctrinal, les fleurs les plus étranges peuvent pousser. Le rationalisme progressiste s'accommode de tout. Il ignore la *nature des choses* comme il ignore l'instinct. Le « progrès » pose des définitions. Il ne voit pas l'animal et ses lois. Et tout peut sortir des définitions. L'élasticité morale du monde moderne est infinie, ses formes d'expression également.

Ce laxisme des doctrinaires fait de notre temps des hétérodoxies. L'art s'épanouit en formes monstrueuses. Il est au-delà de toutes les formes, précisément parce qu'il est devenu formalisme pur. Il n'exprime plus aucune vision de l'homme. Il n'exprime plus qu'une définition de l'art, une pure définition du fait de s'exprimer sans référence à l'homme : pour notre siècle, l'art se réduit à être une forme quelconque capable de susciter un sentiment quelconque. En littérature, le même mouvement devrait conduire à un pur constructionnisme, que les *lettristes*, le seul mouvement d'avant-garde actuel, ont accepté intrépidement. Mais la multiplication des expériences formelles dans lesquelles le commun des fidèles se réfugie n'est finalement qu'un succédané inférieur du *lettrisme*, une

forme adultère et timide d'un expressionisme inerte qui n'ose pas dire son nom.

La morale n'est pas moins tournoyante. En morale sexuelle, en particulier, on a obtenu des résultats spectaculaires depuis qu'on s'en tient à une définition rationnelle de l'acte sexuel. Comme pour l'art, on a établi que l'acte sexuel se réduit à être un contact quelconque capable de susciter une jouissance quelconque. On ne voit donc pas quelles objections on pourrait faire à un « formalisme sexuel » s'exprimant par des « expériences », ou dans des « directions », à la manière de l'art abstrait. La drogue elle-même n'est plus qu'une « matière » permettant une certaine « forme » d'expression de la personnalité. Les limites disparaissent, puisque toute expression de la personnalité est licite en soi : la condamnation qu'on ne peut plus fonder sur la logique de la nature ou de l'instinct et encore moins sur la qualité des actes est facilement présentée comme un préjugé qui ne repose sur aucun principe légitime.

Cet univers moral fluide, amorphe, sans frontières, ne trouve une source d'inspiration et une force que dans la haine que lui inspirent la santé et l'énergie. Le fanatisme intellectuel réveille ces êtres inertes partagés entre l'extase et la terreur. Il est leur drogue, il les retrempe comme les eaux du baptême, il les réunit comme une messe, il leur redonne quelque chose d'humain. Ces mêmes esprits, si indécis, si retenus dans leur jugement, si tolérants, sont implacables quand il s'agit de leurs adversaires, c'est-à-dire de la race d'hommes dont ils abhorrent la nature et l'existence

tant, c'est le destin qu'on fait à l'homme. Et dans ce destin il y a quelques éléments irréductibles parce qu'ils sont le propre de *l'animal humain*. Il faut que l'homme ait une famille et qu'il en soit le chef, il faut que l'homme ait une demeure et qu'il la bâtit selon son goût, il faut que l'homme ait un travail et qu'il aime ce travail, qu'il le fasse avec joie et que le fruit de ce travail lui revienne loyalement. A ces conditions, *l'homme vit*, il mène sa vie d'homme libre, il n'est pas volé de son existence. Et l'État n'est là que pour lui assurer les conditions de cette existence qui sont les conditions mêmes de la liberté.

Or, rien de tout cela n'est incompatible avec une civilisation de production : mais tout cela est incompatible avec les idées fausses que nous avons *ajoutées* à la civilisation de production et qui lui ont donné son caractère actuel. L'individualisme qui détruit la famille, l'égalitarisme qui impose à tous les mêmes conditions de vie, le fonctionnalisme qui rend le travail anonyme et écœurant, sont des *circonstances aggravantes* que nous avons ajoutées à la civilisation industrielle pour en faire la « société démocratique de consommation ». Elles sont nées de notre cervelle et non de la nature des choses. Avec une tournure d'esprit différente, avec une autre manière de chercher les solutions, nous aurions pu les éviter et produire tout autant dans un paysage différent. Le monde moderne est né de nos cerveaux et non de nos machines. Nous avons préféré les *principes* à l'homme et les effets du gigantisme ont été multipliés par les effets de nos principes. Nous avons fabriqué des robots et des imbéciles et nous leur disons aujourd'hui :

« Robots, soyez heureux ! » Mais la mayonnaise ne prend pas. Et ceux qui ont conservé le secret du bonheur regardent avec consternation ces longues files de gâteaux précoces que nous avons obtenus en cent ans.

Si la construction de l'Europe a un sens, c'est principalement à condition que l'Europe sache inventer une solution originale au malaise de la société de consommation, en s'inspirant de son expérience et de ses traditions. Au-delà des préoccupations purement économiques du Marché Commun et des préoccupations purement politiques de la naissance d'une troisième force militaire et diplomatique dont les perspectives sont encore lointaines, c'est surtout par l'élaboration d'une troisième option morale que l'Europe peut servir l'avenir. C'est essentiellement sur ce plan que les solutions russe et américaine sont insuffisantes et dépassées. Nous avons besoin d'une troisième image de l'homme et de la vie. Refuser à la fois Washington et Moscou, ce n'est pas seulement aujourd'hui un choix politique, c'est surtout un choix moral : c'est refuser les villes américaines et le camp de concentration communiste. Ces deux formulations du gigantisme industriel ont toutes les apparences de la force, mais en réalité elles vont à la dérive. L'une et l'autre en sont à accepter les yeux fermés les impératifs d'un développement monstrueux. Elles foncent dans la nuit. Elles ont laissé l'inondation se répandre et elles voguent sur un fleuve dont elles ne voient plus depuis longtemps les bords. La mission de l'Europe est de construire les digues qui canaliseront la société de consommation. Nous avons besoin d'établir quelque pouvoir, à défaut de quelque

SPARTE ET LES SUDISTES

dieu, au-dessus des ingénieurs du monde moderne, au-dessus de l'empire des stocks et des bilans.

Cela même ne suffit pas que nous pensions aux hommes, et les problèmes ne sont pas seulement *d'accommodation*. C'est assurément beaucoup que d'obtenir quelque relâche de la pression du monde moderne : mais ce n'est que de l'ordre des soulagements et des remèdes. Pour que nous échappions durablement à la menace d'esclavage que la boulimie de la production aura toujours tendance à répéter, c'est l'idée même que nous nous faisons de l'homme que nous devons restaurer. Ce n'est pas assez de respecter l'animal humain. Pour qu'il survive aux obsessions continuelles du matérialisme, il faut qu'il trouve en lui-même quelque inspiration plus profonde que le souci de son propre bien-être. Il faut développer en lui, il faut *cultiver* les qualités nobles de l'animal humain. Il faut qu'il les sente comme son attribut essentiel et sa fierté. C'est la meilleure défense de l'homme non seulement contre les formes directes ou insidieuses du totalitarisme, mais encore contre la pression formidable du matérialisme qui l'assiège de toutes parts. Que l'Europe apporte donc aux hommes autre chose que des solutions ingénieuses. Qu'elle soit la terre qui leur porte une fois de plus les paroles qu'ils peuvent comprendre. Qu'ils entendent au moins quelque part une voix qui leur dise : « Souvenez-vous de vivre ».

CHAPITRE II

BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE D'UN NATIONALISTE

Le dialogue qui s'était institué au XIX^e siècle au commencement de la société industrielle est vieux comme le monde, c'est celui de l'homme et de ses inventions. Il ne suffit pas de dire : *je suis la nouvelle loi*. Il faut que cette loi soit viable, c'est-à-dire que l'homme se trouve à l'aise avec ce qui lui est essentiel dans les formes de vie nouvelles que le changement des choses lui impose. On n'a rien résolu quand on ampute l'homme d'une partie de lui-même. Les révolutions même ne sont que des mutations brusques qui accélèrent

Il faut avouer que la guerre de 1914 fut une géniale diversion. Déjà les aventures coloniales avaient employé très suffisamment un certain contingent d'énergie suspecte. Les amateurs d'énergie virile et de promotion au choix se firent donc massacrer pendant quatre ans en l'honneur de la liberté du commerce et des peuples d'Autriche-Hongrie. Jamais les hiérarchies naturelles n'avaient été si bien exaltées. On distribua beaucoup de croix d'honneur et un nombre égal de croix de fer. La politique naturelle elle-même triompha et on put voir s'établir une Mon-Archie de la guerre : au profit de politiciens qu'on avait présentés comme de notoires fripouilles et des individus tarés. Jamais dans l'histoire on n'avait vu autant de braves gens se faire tuer pour ce qu'ils dénonçaient comme le plus grand des maux. Et, en effet, les survivants purent contempler leur triomphe.

Les conscrits de Dreux étaient partis en chantant :

*Jamais les Prussiens y z'auront
Les gars de la Mayenne,
Jamais les Prussiens y z'auront
Les gars du canton.*

Or, cette guerre que les conscrits de Dreux croyaient avoir faite pour défendre leur canton et leur droit d'être maîtres chez eux, elle avait servi à proclamer un messianisme auquel les « gars de la Mayenne » étaient parfaitement étrangers et qui signifiait même tout le contraire de leur chanson. Les Quatorze Points du Président Wilson invitaient les « gars de la Mayenne » à s'occuper de tout autre chose que des affaires du canton. On leur apprenait qu'ils avaient combattu pour le Droit

et la Civilisation. Traduit en langage de la Mayenne, cela voulait dire que les hommes seraient désormais tous égaux, tous frères, que personne ne serait *au-dessus* des autres, que toutes les nations seraient comme un seul bourg géré par une sorte de conseil municipal, où tout le monde serait chez soi. On ne voyait pas d'inconvénients à cela dans la Mayenne, mais qui serait conseiller municipal ? Dans ces nations laminées, toutes pareilles, parmi ces hommes tous *semblables*, où il n'y aurait aucune différence entre les gars de la Mayenne et les gars de Cracovie qui viendraient s'établir à Laval, entre les gars de la Mayenne et les nègres du Bronx qui ouvriraient boutique à Dreux, qui commanderait ? Qui commanderait, sinon les riches, les malins, ceux du Bronx, ceux de Cracovie, tout aussi bien que ceux de la Mayenne puisqu'ils étaient *tous semblables* ? Ce n'était pas absolument pour cela que les gars de la Mayenne étaient allés à la gare de Dreux le 2 août 1914. Qui donc avait servi le président Wilson ? Quel rêve sa paix chimérique représentait-elle ? Au profit de qui les nationalistes avaient-ils accepté la *Mon-Archie* de la guerre et le sacrifice des meilleurs d'entre eux ?

Les hommes *tous semblables*, voilà le projet qui se cachait derrière tant de phrases creuses. *Nos semblables* : le mot rôdait depuis vingt ans autour des préaux d'écoles, autour des colonnes de *l'Émancipateur*, journal « avancé » que mon père n'aimait pas, la pièce fausse qu'on essayait de refiler depuis vingt ans à Gustave Vinadelle. *Nos semblables*, c'était l'empaquetage, le conditionnement en série, les unités interchangeables d'un bout à l'autre de l'univers,

fournissant le même travail à la chaîne consommant les mêmes produits, six cents millions de boulons portant la même tête, et au sommet de cette société anonyme des hommes, un conseil d'administration. Au bout de *nos semblables*, il y avait déjà le *fonctionnel*. C'était le rêve de la société industrielle réalisé.

Et qui commanderait ? Qui, sinon les plus « avancés », les plus pénétrés de cette *interchangeabilité* infinie des hommes, les plus *représentatifs* de cette conquête ? Et comment désignerait-on ceux qui commanderaient, sinon en faisant connaître aux « gars de la Mayenne » par les journaux, par la propagande, c'est-à-dire finalement par l'argent, ceux qui allaient être désormais dignes de leur confiance, parce qu'ils incarnaient cette marche en avant vers le laminoir sous la direction de prophètes en veston ? Gustave Vinadelle n'en avait plus pour longtemps à être maire de Dun-sur-Auron. Il était revenu de la guerre avec un ruban rouge et trois galons de capitaine. Mais il avait perdu la guerre, Gustave Vinadelle. Car il incarnait mal *nos semblables* qui ne sont pas tous capitaines et décorés, et qui ne sont même pas tous berrichons. Et on le lui fit bien voir. Trois ans plus tard, un de *nos semblables*, qui s'appelait Robert Lazurick, était candidat à la mairie de Saint-Amand-Montrond. C'était fini pour Gustave Vinadelle. Une *Aurore* se levait à sa place.

Ainsi, le résultat de la guerre de 1914 était déjà le déracinement des nations. Et la substitution de ceux qui représentaient l'anonymat du *genre humain* à ceux qui représentaient leurs compatriotes. Pourtant, Gustave

Vinadelle aimait bien la Tchécoslovaquie. Il avait lui aussi des frères en idéal laïc. Mais le messianisme maçonnique avait été tourné sur sa gauche. Les Loges avaient cru à une puissante exportation de la Déclaration des droits de l'homme : dans tous les pays du monde, celle-ci allait remplacer le catéchisme. Les *pays alliés* de l'Europe centrale n'étaient-ils pas le gage de cette expansion ? La disparition de l'empire « très catholique » d'Autriche-Hongrie était un symbole. Mais un autre messianisme relayait cette victoire. L'apparition de la maçonnerie sur les champs de bataille de l'Europe n'était que l'apparition d'une avant-garde. On laissait ses hommes au gouvernail en attendant mieux. Et le mieux venait à grands pas, entraînant le mondialisme dans le sillage du progrès et l'arrogance de l'apatride à la suite des hommes d'État wilsoniens.

Parallèlement se faisait une autre transformation qui n'était pas plus bénéfique pour Gustave Vinadelle et pour les « gars de la Mayenne ». La conduite de la guerre mondiale avait appris aux hommes qu'une *grande puissance militaire* devait être *d'abord* une grande puissance industrielle. Dans un régime démocratique et libéral, une grande puissance industrielle ne pouvait être constituée que par le concert de secteurs industriels, qui appartenaient bien entendu à des groupes industriels et financiers, librement constitués, fonctionnant, croissant, s'enrichissant et annexant, sous la protection du Droit et pour le plus grand bien de la Civilisation. Et la force d'une nation dépendant de la puissance de ces groupes, de leur capacité de production, de leur prépondérance sur le marché

dans les autres domaines de la vie nationale. « Devenez des civils comme tout le monde » disent les premiers. « Faites de tout le monde des soldats », répond *Sparte*.

L'idée qu'on se fait de la puissance est au centre de ce dialogue de sourds. La *position dans le monde* d'une nation n'a pas plus d'importance pour sa défense qu'un miroir à alouettes, déclare *Sparte* : cela fait partie de la verroterie moderne. On respecte les forts. Il n'y a pas de gendarmes internationaux pour eux. Le juge baisse la tête devant les tanks de Budapest. Soyez forts, apprenez à vous suffire à vous-mêmes et la *galerie* évitera de se mêler de vos affaires. Les idéologues répondent par des gémissements douloureux. Ils expliquent que nous ne sommes plus au temps de Louis XIV, que les nations ont déposé une part de leur souveraineté, qu'elles se sont engagées à se conformer à une morale, qu'elles ont accepté de se soumettre à des lois,

Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes..., enfin qu'on s'expose à de graves difficultés, économiques et même militaires, si l'on ne marche pas dans les clous. Qu'à la vérité, ces sanctions ne sauraient être appliquées aux deux ou trois grandes nations qui dominant le monde, qu'on le reconnaît, qu'on le déplore, mais qu'elles peuvent fort bien s'abattre comme des écrivains sur le dos de tout ce qui n'est pas une « grande nation ».

Confessons que ce *distinguo* fait mauvais effet. *Sparte* y voit le collier qui attache le chien. Même sans cela, le dialogue de *Sparte* et des idéologues serait sans issue. L'idéologue transplante la cité dans un monde

moral d'où la force est bannie. Les cités souveraines, il les soumet à un juge, les cités, nécessairement militaires si elles sont souveraines, il en fait des États sans épée, des organismes civils qui vivent sous la protection des tribunaux et des gendarmes. Qui n'ont pas plus le droit de se faire justice eux-mêmes et par conséquent de se défendre eux-mêmes que n'en a un particulier. Pourquoi des armées finalement ? Ce sont les vestiges du passé qu'on rencontre inévitablement dans une période de transition, mais elles disparaîtront et ne seront plus bientôt, aussi tôt que possible, que des corps de gendarmerie, des bataillons assermentés au tribunal de l'Humanité, espèces d'huissiers casqués chargés de faire exécuter par la contrainte ce qu'il aura plu à l'Humanité d'ordonner. Alors l'idéologie régnera. Un Haut Tribunal, un respectable aréopage rendront la justice et diront la loi : avec les exceptions que nous avons dites, naturellement. Et les *Spartiates*, enfin, ils seront contraints d'obéir, ils seront réduits en esclavage, leur conscience même enfin sera aliénée, elle leur sera arrachée, elle sera démantelée comme une ville prise et habitée par d'autres idées, et leur courage, leur énergie, leurs vertus dont ils sont si fiers deviendront manifestement inutiles, ils feront la queue comme les autres, derrière le nègre, s'il vous plaît, ils iront au travail comme les autres le matin à huit heures, ils auront leurs quarante heures comme les autres et leurs trois semaines de congés payés, ils iront aux urnes comme les autres, fini les chevaux de luxe, tous pareils et tous rééduqués, tous courbant l'échine, enfin matés, enfin enchaînés, réduite la race altière, réduite au destin des autres races. Tel est

famille que nous feuilletons avec plaisir ? Et quelles autres photos dans quelque autre album voisin, quel oncle notaire, quel vieil homme orné des mêmes favoris que l'empereur François-Joseph, quelle partie de campagne sur les prés d'une métairie nous émeuvent et pourquoi ?

Ce ne sont que des questions, et voici la première réponse, qui répond à côté. Les *Sudistes*, c'est ce qui a été vaincu par les Yankees. On est *Sudiste*, d'abord parce qu'on n'est pas Yankee. Le décor, c'est peut-être seulement un habillage, on ne sait pas, nous aurons à nous le demander. Mais, d'abord, être *Sudiste*, c'est percevoir, c'est ressentir qu'une des plus grandes catastrophes des temps modernes fut la prise d'Atlanta.

Cette phrase étrange ne me fait pas sourire. Je m'étonne toujours au contraire de la résonance qu'elle conserve en moi. La défaite de Sedan n'est pas autre chose pour moi qu'un événement de l'histoire, triste, mais comme un autre, incolore, historique ; la défaite de Waterloo, je ne parviens pas à me persuader qu'elle ait changé le destin du monde ; l'écroulement de l'Allemagne même m'apparaît comme une injustice, une mauvaise action de Dieu, mais, contre toute apparence et même contre tout bon sens, je ne le crois pas sans appel. Tandis que la prise d'Atlanta, c'est pour moi l'événement irréparable, l'aiguillage fatal de l'Histoire, c'est la victoire des Barbares. Le monde est en deuil depuis ce jour. Alaric s'emparant de Rome, les Turcs s'élançant au sac de Byzance me paraissent des signes seulement, un autre temps qui commence, non pas une

nuit : des émirs descendent le Danube, des chefs aux cheveux longs se déguisent en consuls, c'est seulement une végétation étrange qui s'installe en Aquitaine et en Bourgogne, et ces fleurs monstrueuses ne me font pas peur, il se passe autre chose, voilà tout. Mais après les Yankees, il ne repousse rien. C'est fini, c'est le versant glacé de l'histoire des hommes qui l'emporte. L'énorme Amérique sera leur proie et aussi leur création. Et tous les hommes sentiront sur leur nuque le souffle froid de l'inhumain.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Je ne déteste pas l'Amérique. Car les Yankees ne représentent pas l'Amérique. C'était une guerre de religions. La victoire des Yankees est la victoire d'une certaine morale et avec elle d'une certaine conception de l'homme et de la vie. C'est le rationalisme qui triomphe et, avec lui, les grands principes qu'on proclame et qu'on n'applique pas, et, après eux, c'est le dollar dont le culte s'installe et, avec le dollar, les aciéries et au-delà des aciéries, le fonctionnalisme, et, à l'horizon de tout cela, la société de consommation, la publicité, le conformisme, la monotonie, et les longues, les immenses plaines de l'ennui et de l'absurdité. Comme on voit, ce n'est pas l'Amérique : car aucun peuple ne développe de lui-même ces toxines qui sont des produits de la chimie mentale et non de la chimie biologique. C'est même parler inexactement que de dire que ces poisons sont ceux du monde moderne. Cette expression vague ne signifie rien. Les charlatans qui vendent des malédictions contre le monde moderne soufflent des bulles de savon. Les fours Martin et les cuves à titane ne sont

pas des installations qu'on peut créer dans le fond du jardin et on ne montera jamais des autos sur la table de la salle à manger, comme les petits garçons y montent la grue de leur « Meccano ». Le travail collectif n'est ni une malédiction ni un enfer, c'est simplement une certaine manière de travailler. Et la tristesse du monde moderne ne vient pas du monde moderne lui-même, mais des gaz idéologiques qu'on mêle à ce métal en fusion et qui en font un alliage infect. Et là, nous retrouvons nos Yankees et leur univers tiré au cordeau, leur férocité idéologique, leur contrainte des consciences avec appui de gendarmes, leur hypocrisie, leur passion de l'alignement, lesquelles seules, et non pas quelque fatalité née de l'usine ou de l'ordinateur, nous dirigent vers un genre de félicité dont la vie en Union Soviétique nous donne par avance quelque idée.

Etre *sudiste*, c'est donc d'abord refuser d'être modelé par une idéologie, c'est refuser d'être comme la pâte à gaufre qui n'aura jamais d'autre forme et par conséquent jamais d'autre existence que la forme que lui impose le gaufrier.

*

* *

Dans les images des *sudistes*, chacun est libre de retenir celles qu'il aime. Il y a même des échos de la catastrophe *sudiste* dans notre propre histoire par lesquels nous percevons mieux certains appels. Ils

n'éveillent pas en nous les mêmes résonances, ce sont des volcans éteints. On voit seulement les coulées de lave, mais on comprend qu'elles ont figé à certain moment le paysage de l'histoire et qu'on a suivi longtemps, sans en savoir l'origine, les vallées qu'elles avaient creusées. Car, trois fois, les *sudistes* ont été vaincus au cours de notre histoire et, trois fois, il fallut des siècles pour faire disparaître les cicatrices que leur défaite avait laissées.

La Croisade des Albigeois, la querelle des Guelfes et des Gibelins, la célèbre querelle des Images à Byzance reproduisent en des temps différents la même tragédie. Ce fut la victoire des *principes*, le laminoir des idéologies écrasa quelque chose de vivant, les Yankees portaient alors des robes de moines. Mais les « héros » dont le souvenir est resté dans ces paysages foudroyés ajoutent à « l'image » *sudiste* des traits imprévus.

Les Cathares avaient inventé le « bonheur de vivre » dans leur glorieuse Aquitaine. Mais les « purs » veillaient sur la cité heureuse. C'est un échange difficile à comprendre pour nous : on dirait une continuelle rédemption. Ces « purs » nous enseignent la fonction de l'élite : elle guide et se sacrifie. Il fallut cinquante ans et trois armées pour réduire leurs forteresses. On voit encore dans les Pyrénées les burgs inaccessibles dans lesquels ils s'enfermèrent. Plusieurs revinrent quand le siège était déjà sans espoir pour être présents à côté de leurs « frères » au jour du supplice. La Sainte Inquisition apparut derrière les béliers des vainqueurs et elle fut chargée d'extirper le mal parmi les survivants.

fondées sur l'acceptation de l'inégalité parmi les hommes et même sur le respect des *castes* qui ont pour fonction de l'affirmer. Mais cette inégalité est si peu ressentie comme une injustice que ce sont ceux-là mêmes qui devraient s'en plaindre qui constituent les troupes des *sudistes* et repoussent les idéologies qui leur apportent les bienfaits de l'égalité.

Chacun trouvera des exemples à son gré, ils ne manquent pas : ceux de la guerre de Sécession ne sont pas les moins singuliers.

C'est que l'inégalité, l'existence des *castes*, et surtout les *privilèges*, les fameux *privilèges*, sont des éléments de paix et de solidarité, des principes de stabilité et de réciprocité, les canaux d'une circulation continue de devoirs, du respect, de l'affection, du dévouement, les nœuds mêmes et embranchements selon lesquels se ramifie le vieux chêne de la fidélité. Nous calomnions avec légèreté des civilisations entières, quand nous nous déchargeons sur les mots vagues et altiers d'obscurantisme et d'oppression du devoir de comprendre comment des relations qui nous sont devenues étrangères ont pu durer pendant des siècles. On peut tromper des paysans souabes et des Bretons qui n'écoutaient que leurs curés, on peut abuser le « bon nègre » qui ne se trouvait pas si malheureux dans sa plantation. Mais qui croira que des monarchies, qui ont duré dix fois plus longtemps que nos meilleures républiques, furent, pendant tout ce temps, des régimes insupportables qui ne se maintenaient que par leur gendarmerie ? Il y a une décadence des *sudismes* : nous

le dirons, nous ne manquerons pas de le dire, c'est utile pour tout le monde. Mais il faut commencer par voir ce qu'il y a de sagesse, de générosité réelle, de justice profonde et de consentement général dans les sociétés qui se construisent d'elles-mêmes, sans principes et sans tables de la loi, et qui se développèrent d'une croissance presque végétale sur le terreau de la nature humaine, qui n'est ni aussi véritablement mauvais qu'on le dit, ni aussi profondément bon qu'on veut souvent nous le faire croire.

Les formes naturelles de la vie, quand on les aperçoit à travers l'histoire, nous font considérer même avec tristesse et honte les rapports humains que nous leur avons substitués. Sauf en quelques temps cruels et en quelques rares rencontres, les hommes ont ignoré autrefois les rapports de force et d'égoïsme, l'institution de mercantile indifférence que notre époque a établis entre ceux qui détiennent l'argent et ceux qui en ont besoin. La « clientèle », structure qui n'est pas seulement romaine, comme on le croit en général, mais qui fut à peu près universelle, l'appartenance, la vassalité, étaient des relations humaines fondées sur la courtoisie, la reconnaissance, la fidélité. Même des mots qu'on nous apprend à maudire, ceux de domesticité, d'esclavage, ont été chargés en leur temps d'affection, de piété filiale, de respect. Il n'y avait pas, comme nous le disons bêtement, des « humbles » et des « puissants » : mais c'était comme les divers degrés d'une parenté. Le service d'une vie entière, celui de plusieurs générations, créaient spontanément ces « droits » que nous réclamons en vain de nos législations impuissantes,

droits qu'on n'avait pas besoin de « revendiquer », qu'il était même superflu de rappeler, car il eût été déshonorant aux « maîtres » de les oublier : et même il était impossible de les oublier, tellement ils étaient naturels, inscrits dans la vie de chaque jour, acceptés par les plus favorisés comme une chose aussi simple que la politesse, comme le signe même, marqué sur eux, de leur propre supériorité.

Les liens qui s'établissaient alors et que nous avons peine à imaginer étaient ceux d'une famille ou d'une tribu. L'inégalité, la généreuse inégalité, n'était même pas perçue, tellement chacun se sentait à sa place, *égal* par sa souveraineté et sa plénitude dans cette place même, la sienne, à la souveraineté et à la puissance dont le « maître » était investi : ne songeant pas plus à l'inégalité qu'un fils ne pense à l'inégalité qu'il y a entre lui et son père, tous membres de la famille, non pas même « adoptés », mais membres par fondation, « appartenant » aux Scipion, aux Montmorency, au « ranch » ; nés sur cette terre et sous ce drapeau, en portant non pas la livrée, mais l'uniforme, « sujets » du chef de la maison, mais comme un baron était sujet du roi. Et tous avaient des « privilèges » qui n'étaient pas, comme on nous l'a appris, d'arrogantes prérogatives, mais des dons et faveurs que le « maître » avait accordés, qui distinguaient et récompensaient et qui étaient, comme leur nom l'indique assez, non pas des exactions des grands, mais des *privautés* spéciales, par lesquelles on était remercié de l'affection et de la fidélité ou confirmé dans un usage et parfois une usurpation, mais qui en étaient d'autant plus chers aux faibles, aux

« manants », qui en furent, on ne le dit pas assez, les plus fréquents bénéficiaires.

Quelle douceur, quelle humanité dans ces liens qui unirent parfois, comme les branches mêlées d'un hallier, des tiges entières pendant des générations ! On retrouve encore dans les tombes du III^e siècle des esclaves couchés aux pieds de leurs maîtres, les serviteurs en Chine portaient le nom de la famille qu'ils servaient, leurs enfants mangeaient à la même table que les enfants des maîtres, et n'importe quel hobereau de France ou d'Allemagne se regardait comme personnellement insulté par quelque injustice à l'égard de « ses gens » ou des paysans de sa terre. Ce n'est pas seulement la monarchie, c'est, en vérité, la société d'autrefois toute entière qui était fondée sur *l'honneur* : l'honneur de servir et d'être fidèle pour les uns, l'honneur de protéger et parfois de payer de sa vie pour les autres. Ce fut le vrai pacte entre les hommes, et on ne demandait pas autre chose que d'être loyal et humain. Et certes, il y eut de mauvais maîtres, il y a toujours de mauvais maîtres : mais ils savaient qu'ils étaient méchants, ils ne s'inclinaient pas, la conscience bien tranquille, devant la « loi de l'offre et de la demande », ils savaient qu'ils étaient indignes de leur titre et de leur sang, ils ne s'abritaient pas derrière le « règlement intérieur » ou le « contrat collectif » du secteur professionnel. C'étaient des relations d'homme à homme, dans lesquelles chacun était responsable, dans lesquelles chacun, même serf, était un homme.

La véritable nationalité fut longtemps cette allé-

parmi les vertus du parfait Samouraï. C'est même par l'humour qu'on est vraiment *Sudiste*. Cela corrige les claquements de talon, les certitudes dans les convictions, l'agressivité sans nuances, rhumatismes qui menacent toujours les combattants de première ligne. Cette disposition prévient les faux mouvements, même en politique. Que de fautes lourdes auraient évité les grands régimes d'autorité du XXe siècle si leurs proconsuls s'étaient quelquefois moqués de leur propre majesté. Les « chefs » que j'aime, je les aime râblés et se souvenant de cette parole de Montaigne que « sur les plus hauts trônes du monde, les rois ne sont encore assis que sur leur cul ».

Cet humour est encore un moyen de défense. Il protège le *Sudiste* contre les empiétements des idéologies, contre les vexations des gens en place, contre les malheurs qui ne viennent que de la vanité. C'est un palladium universel contre tous les produits de la sottise. Il permet même de passer indemne à travers les épreuves de la persécution, du moins celles qui ne dépassent pas le calibre usuel. Cette gaieté des *Sudistes* les rend presque invulnérables, quand elle repose sur une juste appréciation des biens véritables, direction de l'imagination dans laquelle on retrouve leur fond stoïque. Non seulement ils ne font pas les importants, mais ils n'admettent pas qu'on le soit. C'est une insolence contre laquelle il n'y a pas grand-chose à faire et qui décontenance les cuistres.

Les nuances de l'humour *sudiste* sont nombreuses et elles sont toutes recommandables. On trouve assurément

de grands profits de l'humour sur soi : il met à l'abri des airs de tête, des profils avantageux, et il a le privilège de conserver la fraîcheur du teint. On s'en trouvera bien en cas de succès : il arrête, ou, du moins, suspend la décrépitude provoquée par les louanges. Employé plus généralement comme antispasmodique ou fortifiant, l'humour sur toute chose donne de bons résultats. Il a été utilisé avec bonheur en littérature où la seule apparition de Roger Nimier et d'Antoine Blondin, de Marcel Aymé ou de Jean Anouilh, a suffi pour donner des tons verdâtres et une odeur de moisi aux objets idéologiques exposés dans la vitrine de la brocante littéraire. Nous autres, Gibelins, nous sommes tous en ce temps-ci des « singes en hiver » : l'humour est le rayon de soleil sous lequel nous nous étirons.

La littérature *sudiste* nous a enseigné les bienfaits de la ségrégation intellectuelle. Stendhal avait déjà très bien dit cela. Dans le grand-duché de Parme, il suffit d'être Fabrice del Dongo et d'avoir la chance de trouver quelques amis qui parlent votre langue : on se préserve ainsi du contact des imbéciles et l'on échappe même à une partie de leurs traquenards. Ghetto ou palais, c'est tout un. C'est toujours le vivier où l'on a le plus de chances d'attraper le bonheur. Le *Sudiste* se moque, comme dans la chanson, des *grands sentiments* et des *grands principes*. Le refus n'est pas un « mol oreiller » comme le doute, j'aimerais mieux aimer et servir : mais c'est une pierre sur laquelle on peut poser sa tête pour dormir. Et se faire une sorte de bonheur avec cela.

Stendhal s'est amusé à montrer que notre imagina-

Les *Sudistes* aiment que les femmes soient vraiment femmes et que les hommes soient vraiment hommes. Mais ils se passent en ces matières des conseils de la publicité.

La longueur des jupes et le port des fuseaux sont regardés comme peu importants par les *Sudistes*.

*
* *

Ai-je dit tout ce qu'il fallait dire sur les *Sudistes* ? Je n'en sais rien, je crains qu'il ne manque beaucoup de traits qu'un nomenclateur plus exact aurait recueillis. J'ai voulu seulement donner une certaine image des hommes vers qui me porte ma sympathie.

Les *Spartiates* et les *Sudistes* qui paraissent différents se ressemblent en plusieurs points. Les uns et les autres sont fidèles à un certain ordre de la cité, selon lequel l'essentiel n'est pas d'amasser, mais d'être libres, non de vendre, mais d'être soi ; pour eux, les hommes ont plus d'importance que l'économie et, parmi les hommes, la générosité et la qualité du cœur fixent les rangs ; ils adoptent instinctivement une définition biologique de l'homme, ils croient qu'il existe des lois fondamentales du développement de l'espèce qu'on ne peut transgresser impunément, que le respect de cette loi naturelle est le principe du bonheur et de la santé, que la richesse et la profusion sont des faux biens.

Cette manière de sentir explique peut-être l'opposition de la droite et de la gauche, qui a peu de sens en politique, mais qui met en lumière l'antinomie de deux tempéraments, source de conflits et de haines bien plus que les réformes mises en discussion. Les hommes de gauche ont une définition rationnelle et abstraite de l'homme et ils veulent ranger de force les hommes dans les rayonnages qu'ils ont préparés. Cette fureur de rendre les hommes heureux et parfaits selon leurs principes détruit leurs intentions les plus louables. Ils aiment sincèrement la liberté, mais ils sacrifient la liberté à l'égalité. Leur amour de l'égalité les oblige à contraindre, ils construisent une caserne pour l'imposer. Et comme il faut encore que les hommes soient frères à l'intérieur de cette caserne, ils leur extirpent leur conscience pour leur transfuser de force cette fraternité. Les hommes de droite n'ont pas de système, ils ne construisent pas la cité avec la règle et le compas. Ils prennent les hommes comme ils les trouvent, à l'endroit où ils ont poussé, en bottes inégales que la nature a formées et qu'il ne faut ni défaire ni pressurer : ils respectent la croissance naturelle des choses. Elle leur paraît injuste parfois, mais ils pensent qu'il n'est pas impossible de réparer ce mal. Car ils croient qu'il existe partout une *noblesse* parmi les hommes, appelant ainsi des hommes qui ont en leur cœur un certain instinct qui les pousse à la justice et à la générosité. Ils ont confiance en ces hommes, et ils pensent que la politique consiste à identifier cette élite et à lui confier la fonction de diriger les autres hommes. Leur but est de vivre selon les moules et dimensions que la nature a préparés pour

responsabilités et ceux qui se sont placés d'eux-mêmes et hystériquement à la tête de la ruée vers le mercantilisme, le profit et la cupidité.

Or, nous devons percevoir clairement ce principe, fort impopulaire dans tous les pays occidentaux : le *libéralisme économique, c'est-à-dire l'acceptation des lois de la concurrence sur le marché mondial, est à l'origine de la plupart des maux de la civilisation moderne*. On ne peut créer une civilisation européenne sans qu'il y ait d'abord un marché fermé « européen ». La fermeture la plus stricte des frontières de l'Europe devant les produits, les affairistes et les idées de l'étranger est la base indispensable de toute construction de l'avenir. Si nous nous y refusons, l'Europe, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, n'a pas d'autre destinée que d'être un État satellite de l'Amérique, et, si l'Amérique nous abandonne un jour, un État satellite de la Russie soviétique.

Au contraire, le protectionnisme européen est la condition primordiale de tout changement dans nos structures, dans nos méthodes, dans notre mentalité. Si nous voulons nous débarrasser des maux du gigantisme et de la hantise de la monnaie et des prix, il faut d'abord se débarrasser de la hantise de vendre, de vendre à tout prix, de vendre sous peine de mort, moins cher que l'Américain, moins cher que l'Anglais, moins cher que l'Allemand, moins cher que le Japonais. On ne peut rien remettre à l'échelle humaine, sans disposer d'abord d'un terrain à l'échelle humaine. On ne peut rien reconstruire sous la pression de la crise, de la catastrophe, de la

mévente. Il faut regarder autre chose dans la vie que le bilan mensuel des exportations. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas exporter ni importer. Mais c'est à l'État qu'il appartient, en fonction des objectifs supérieurs qu'il s'est fixés, d'admettre des *trocs* avec l'étranger qui se substituent à l'anarchie fructueuse de l'import-export. Ce système est si peu chimérique qu'il a été employé avec succès par l'Allemagne d'avant-guerre, sous la direction du seul économiste de génie que l'Europe ait connu depuis cinquante ans.

C'est seulement après avoir assuré par cette mesure les conditions mêmes de toute révolution structurelle en Europe qu'on pourra s'attaquer aux autres problèmes qui sont, soit de structure, soit de personnes. Ces problèmes sont si urgents que le gouvernement français s'est décidé à en rechercher la solution sous le nom singulier de *participation* : vocabulaire qui avoue que, dans les démocraties modernes, le peuple ne participait pas à la conduite des affaires. Le bavardage auquel on se livre de tous côtés autour de ce synonyme moderne du terme de démocratie empêche la plupart des gens d'avoir des idées claires sur ce sujet. Or l'apparition de ce mot constate en fait l'échec des mécanismes de la démocratie politique dans les États modernes soumis à la primauté de l'économique : ce qu'on propose sous le nom de participation, c'est donc, en réalité, le remplacement des courroies de transmission usées et flasques de la démocratie par un nouveau système d'association de la *base* aux décisions économiques qui conditionnent en fait son existence.